

LA DISPARITION DES LANGUES

L Comme
DISPARITION
DES LANGUES

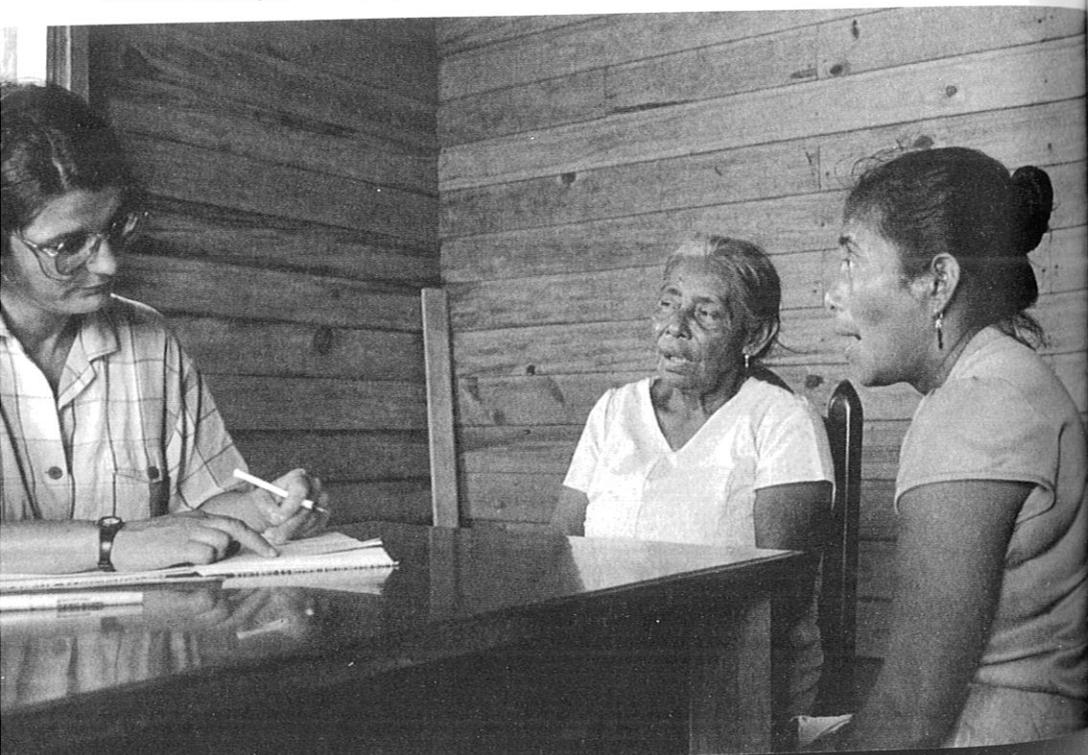
Colette Grinevald

est linguiste et responsable du projet « Langues en danger » au laboratoire CNRS « Dynamique du Langage » de l'université Lyon-2.

Spécialiste du continent américain, elle a également travaillé avec l'Unesco en vue de définir les critères de vitalité des langues.

D'après un article récent publié par le National Geographic, une langue s'éteint tous les quinze jours. Plus d'une langue sur deux aura disparu sur terre d'ici la fin du siècle. Colette Grinevald a listé un millier de langues en Amérique, du Nord au Sud, dont une part croissante est en voie d'extinction.

Élicitation (terme anglais qui signifie collecte de données auprès de locuteurs) de grammaire ; Colette Grinevald avec miss Nora Rigby, chef du projet Rama, et Cristina Benjamins (Nicaragua, années 1980).



Comment en êtes-vous venue à étudier les langues qui disparaissent ?



J'ai habité pendant presque trente ans aux États-Unis, où j'ai été formée comme linguiste et où j'ai enseigné dans l'État de l'Oregon. En tant que spécialiste des langues d'Amérique centrale, j'ai travaillé sur une langue du Guatemala, qui s'appelait à l'époque « le jacalteco », écrit plus tard « jakaltek », et qui aujourd'hui s'appelle « le popti' ». C'est une langue minoritaire maya des montagnes Cuchumatanes du Guatemala, sur la frontière du Mexique.

Elle est aujourd'hui une des langues du Guatemala les plus menacées. Elle était déjà en danger dans les années 1970 mais je ne m'en rendais pas compte. La réalité de la disparition des langues, j'y ai été confrontée plus tard, au Nicaragua dans les années 1980, quand j'ai commencé à travailler sur une langue qui n'avait plus guère de locuteurs, mais qu'on me demandait d'aider à revitaliser.

Un linguiste doit-il absolument savoir parler les langues qu'il va étudier ?



Pas forcément. On peut très bien étudier la grammaire d'une langue sans savoir la parler couramment. Étudier la grammaire d'une langue, comme je le fais, c'est étudier comment se construisent les phrases, et pour parler « grammaticalement », il faut comprendre le fonctionnement de quelques douzaines de mots grammaticaux. Et donc, pour faire ce genre d'étude, il suffit de connaître des centaines de mots plutôt que des milliers, des mots de divers types – noms, verbes, adjectifs etc. – pour pouvoir construire tous les types de phrases possibles dans cette langue. Pour composer une grammaire, il faut compter de trois à cinq ans de travail. Par contre, pour élaborer un dictionnaire, et étudier les milliers de mots de la langue, il s'agit d'un travail de plus longue haleine, de cinq à vingt ans, voire plus. Ce travail est déjà très complexe, mais la situation des langues en danger le rend encore plus difficile car ces populations peuvent être plus inaccessibles, les locuteurs difficiles à trouver, et le travail avec eux plus délicat.

6 000 langues sont parlées aujourd'hui sur terre et l'on estime que, dans un siècle, la moitié d'entre elles seront oubliées. Comment a été établie cette estimation ?



Il faut préciser pour commencer que l'on n'est pas absolument sûr du nombre de langues qui sont parlées actuellement. Il y a beaucoup de problèmes pour dénombrer les langues dans le monde. Certaines langues ont plusieurs noms, parfois on confond noms de groupes ethniques et noms de langues, et souvent on ne sait pas si ce sont des langues ou des dialectes. On ne saura jamais exactement, pour ces raisons entre autres, combien il y a de langues dans le monde. Le chiffre de 6 000 est un ordre de grandeur, il y en a probablement plus. Nous ne savons pas encore grand-chose de la grande majorité

des langues du monde, qui sont en général parlées par de petites populations et qui sont des langues à tradition orale. Les linguistes n'ont pas encore décrit ces langues, mais un grand mouvement pour le faire s'est développé depuis la deuxième moitié du xx^e siècle.

Le calcul du taux de langues en danger a été fait à l'envers, négativement, en essayant de repérer les langues qui étaient en bonne santé, et que l'on a décidé d'appeler « vitales », c'est-à-dire des langues qui avaient une bonne chance d'être encore parlées à la fin du xxi^e siècle. Par déduction, celles qui n'entraient pas dans cette liste de langues vitales se retrouvaient en danger. On estime ainsi que 3 000 langues au moins sont sérieusement menacées. Et le phénomène s'accélère en ce moment, la situation variant beaucoup selon les régions du monde.

Tous les continents sont-ils touchés de la même manière par cette perte des langues ?



Ayant vécu très longtemps en Amérique et étant spécialiste des langues amérindiennes, je suis particulièrement sensible à la situation dans ce continent. Il y a à peu près 1 000 langues en Amérique et l'on pense que l'énorme majorité va s'éteindre avant la fin du siècle. En Amérique du Nord on calcule que 90 % des langues vont disparaître. Aux États-Unis, les chiffres parlent d'eux-mêmes : en 1492, avant l'arrivée des blancs, le pays comptait autour de 300 langues. Aujourd'hui, on en compte 175 dont 20 seulement sont encore parlées par des enfants. Les langues considérées comme viables par les linguistes seront au nombre de cinq à la fin du xxi^e siècle. Cette situation est également extrême en Australie, mais pas aussi critique en Afrique ou en Asie.

La question de la disparition des langues a émergé sur le continent américain, sous la forme d'une espèce de cri du cœur des Amérindiens qui voyaient leur langue disparaître. Et chaque fois qu'ils revenaient sur place, les anthropologues et les linguistes observaient qu'il y avait de moins en moins de locuteurs.

Quelle méthodologie utilisez-vous pour estimer qu'une langue est menacée ?



Le travail consiste à se déplacer sur le terrain et à se rendre dans les villages car pour une même langue, la situation peut être assez différente d'un village à l'autre. Il faut ensuite observer l'usage de la langue, mais il faut savoir quoi observer. Il faut regarder par exemple l'âge des locuteurs, voir si les derniers locuteurs ont plutôt cinquante ou quatre-vingts ans, et ensuite estimer la proportion d'enfants qui parlent encore la langue, s'il en reste ! Car le facteur le plus important est de savoir si les enfants apprennent naturellement la langue ou pas. En effet, s'ils ne l'apprennent plus, vous savez déjà

Vous avez collaboré avec l'Unesco en 2003 pour établir un état des lieux des langues en voie de disparition. Quel était l'objet de ce travail au départ ?



que dans la prochaine génération, dans vingt ans, la langue ne sera plus transmise puisque ces enfants d'aujourd'hui, qui sont les futurs parents, ne pourront pas transmettre leur langue à leurs enfants. Et la langue finira par s'éteindre.

L'état des langues du monde est devenu une préoccupation majeure d'une fraction du monde des linguistes vers la fin des années 1980. C'est autour de 1992, date du 500^e anniversaire de la soi-disant découverte de l'Amérique – anniversaire très contesté par les populations indiennes – que les linguistes ont commencé à s'organiser sur le continent américain. De son côté l'Unesco publiait aussi à cette époque un premier ouvrage sur les langues en danger du monde, continent par continent, et commandait la production d'un atlas des langues en danger du monde. Pour ma part, j'ai fait partie d'un groupe d'experts linguistes de divers continents qui se sont réunis à l'Unesco en 2003 pour argumenter que les langues devraient être incluses dans le concept de patrimoine immatériel du monde, au même titre que les musiques et les carnivals. D'un point de vue concret nous avons proposé des critères pour évaluer le degré de menace sur les langues et aider ainsi à la production d'un tel atlas indiquant les points chauds dans le monde, comme pour les cartes qui existent autour des problèmes de biodiversité.

Le *National Geographic* a d'ailleurs publié une très belle carte des langues menacées dans le monde où l'on voit que les cinq régions les plus concernées sont certains coins d'Amérique – comme la côte Pacifique des États-Unis, l'Oklahoma et l'Amérique centrale – le nord de l'Australie et la Sibérie orientale. On sait très peu, par exemple, que la Californie est une des régions qui a connu la plus grande diversité linguistique du monde. Une centaine de langues appartenant à de nombreuses familles de langues différentes y étaient parlées, une situation comparable à celle de Nouvelle Guinée. Un cas célèbre de dernier locuteur de la langue yahi du nord de la Californie est le fameux Ishi, dernier survivant de massacres qui au début du xx^e siècle, à lui tout seul, a dévoilé sa langue et sa culture à des anthropologues à Berkeley. Aujourd'hui les Indiens d'Amérique, de cette région en particulier, ne veulent pas qu'on parle en terme de « mort des langues », mais qu'on souligne au contraire le miracle qu'autant d'entre elles aient survécu jusqu'à notre siècle. L'Europe, quant à elle, a relativement peu de langues et peu de familles de langues différentes, et toutes proportions gardées, peu de langues en danger par rapport à

Miss Nora enseigne à l'école de rama cay ; elle est le leader du projet rama. Toute une histoire!



la situation de l'Australie ou de l'Amérique. C'est le cas d'une centaine de langues en Europe, comme le franco-provençal de la région Rhône-Alpes, par exemple.

Comment expliquez-vous l'accélération de ce mouvement de disparition des langues aujourd'hui ?



L'urbanisation et la mondialisation sur tout le continent africain et amérindien sont des facteurs importants de cette accélération. Partout en Amérique et en Afrique, des langues minoritaires finissent par se noyer dans cette urbanisation massive. L'arrivée de la télévision, en imposant la langue coloniale, participe aussi du déclin des langues. D'ailleurs en Amérique latine la télévision satellite fait qu'en ce moment l'Anglais s'impose de plus en plus même dans des villages encore éloignés, comme au Guatemala.

La mort de langues a toujours fait partie de l'histoire du monde, mais ce qu'on observe aujourd'hui, dans ce siècle, c'est une accélération absolument inouïe et très dramatique de la perte de la majorité des langues du monde. Si l'on considère que 96 % de la population mondiale parle seulement 4 % des langues existantes, cela veut dire que la très grande majorité des langues, des milliers d'entre elles, sont des petites langues, de quelques milliers, souvent de quelques centaines de locuteurs seulement, comme en Amazonie. Or ces langues sont encore peu connues, peu ou pas décrites, et elles peuvent prendre un virage sans retour vers leur disparition en l'espace de vingt ou trente ans. Parfois, une langue paraît vivace car elle est utilisée par des millions de locuteurs, comme les langues quechua en Amérique du Sud. Mais celles-ci sont déjà, dans certaines régions en Équateur et au Pérou, comme des morts-vivants : car aucune personne de moins de vingt ans ne les apprend ou ne veut les parler, signe infaillible du danger qu'elles courent.

En revanche, il arrive qu'on ait aussi de bonnes surprises, relativement parlant. Des linguistes retrouvent quelquefois des locuteurs de langues dont on disait qu'elles n'en avaient plus. Quand j'ai voulu étudier la langue rama du Nicaragua, par exemple, on me disait qu'elle n'était plus parlée que par trois vieux hommes d'une île. Or au fil du temps, j'ai pu identifier plus de cinquante locuteurs, mais ils vivaient assez isolés dans la jungle. Au Salvador on disait dans les années 1960 qu'il n'y avait plus personne pour parler le pipil, mais un linguiste qui enquêtait sur cette langue en a retrouvé un certain nombre, assez pour faire la première grammaire de cette langue. Ces derniers locuteurs se cachaient car la langue avait été interdite dans les années 1930, et il était devenu extrêmement dangereux de la parler, donc les survivants de

Valter Ortiz enseigne le rama : Uut = ayuco = dory = bateau taillé dans un tronc d'arbre (leur moyen de transport traditionnel).



Quels sont les critères requis pour qu'une langue ait des chances de survivre ?



massacres se sont tus. ces locuteurs retrouvés ne l'avaient pas parlée depuis des dizaines d'années ! Aujourd'hui il y a un programme très actif de revitalisation du pipil au Salvador.

Il faut avant tout qu'il y ait une communauté linguistique, c'est-à-dire un ensemble de familles liées entre elles et qui entretiennent des relations dans un contexte socioculturel qu'elles partagent. Il suffit pour que la langue vive qu'il y ait des clans de centaines de personnes par exemple. Et il faut que dans ces familles, les parents transmettent tout à fait naturellement la langue à leurs enfants. On voit ainsi en Amazonie des clans qui vivent et se déplacent dans la forêt, et qui ne peuvent pas être beaucoup plus de trente à cinquante personnes en raison de la difficulté de survie dans cet environnement. En fait, lorsque le groupe devient un peu trop large, une partie des familles s'en va et crée un autre clan. Ces clans qui restent en relation entre eux parlent des langues qui ont ainsi de 150 à 300 locuteurs.

Il faut, pour maintenir une langue, qu'il y ait une vie culturelle, une communauté qui partage une histoire et des traditions transmises de génération en génération. Ce que véhicule la langue est primordial : ce sont les connaissances du monde dans lequel la communauté vit le « comment être ensemble », les contes et les histoires traditionnelles, la mémoire du passé et les croyances. Le contenu peut être plus ou moins secret, comme les connaissances des plantes médicinales que le chaman ne confie qu'à l'apprenti qu'il choisit.

La culture écrite est-elle indispensable pour qu'une langue puisse se transmettre ?



La grande majorité des langues du monde sont des langues dites à tradition orale, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne peuvent pas être réduites à l'écriture, si l'occasion s'en présente. Comme c'est aujourd'hui le cas quand des linguistes se mettent à les décrire, ou que des communautés veulent développer une écriture pour pouvoir l'introduire dans les écoles. Il faut savoir que même les langues qui ont une tradition écrite ne sont pas pratiquées à l'écrit par la grande majorité des gens qui les parlent. La transmission n'a rien à voir avec l'écrit. Les petits enfants ne savent pas lire. Pour qu'une langue continue à vivre il s'agit essentiellement que la maman qui prend son enfant dans les bras lui parle dans cette langue et lui raconte des histoires, et que le papa qui emmène le petit garçon à la chasse ou aux champs lui raconte ce qu'il sait. Il faut que les grands-parents soient là, qu'ils parlent de leurs vies et expliquent le monde qu'ils connaissent, et que quelqu'un sache raconter des histoires, de la création du monde des légendes tra-



« jakaltek popti' » : quand on l'appelait le caltec ! (années 1970).
 Maria Trinidad Montejo transcrit des textes enregistrés ; elle a appris seule à écrire sa langue. Elle est probablement la première femme amérindienne à faire ça !

ditionnelles ou des histoires qu'il invente pour faire peur aux gens ou pour les faire rire. Tout peut se transmettre à l'oral. Quand Ishi a raconté la création du monde en yahi, il a mis des heures, avec une voix dramatique, comme en témoignent les enregistrements sur des cylindres en cire qu'on peut encore écouter.

Depuis mon retour en France, je suis très frappée par l'attitude des Français par rapport à la diversité des langues. Les Français ont une relation très marquée par l'extrême standardisation de leur langue, ils ont du mal à penser qu'une langue puisse exister sans grammaires écrites. D'où une grande résistance à penser qu'il y ait de vraies langues sans écriture. Derrière les dialectes et les patois, il y a des langues, qui ne vivent qu'à travers cette diversité dialectale, en attendant qu'on les standardise, qu'on les unifie. Mais ce sont des représentants de langues, comme les parlers du Lyonnais sont du franco-provençal, et les parlers des montagnes du Cuchumatanes du Guatemala autour de la ville de Jacaltenango sont du jakaltek popti', une des trente langues de la grande famille de langues mayas, et que les quelques dizaines de rama au Nicaragua parle le rama, une langue de la famille chibcha. Non, les langues n'ont pas besoin d'être écrites pour être transmises, même s'il est vrai qu'aujourd'hui l'écriture leur donne une légitimité très recherchée.

Est-ce que le bilinguisme peut être une menace pour la langue maternelle d'un pays ?



Il ne faut pas avoir peur du bilinguisme. C'est une déformation d'une population monolingue que d'en avoir peur. Car en fait le bilinguisme, le multilinguisme même, est la situation la plus répandue dans le monde. Un esprit humain peut très facilement, surtout un enfant, apprendre deux ou trois langues. En Afrique, en Inde, la plupart des gens sont multilingues. Ils parlent la ou les langues de leur famille, puis celles qui dominent dans les marchés, plus, en Inde, celle de leur religion ; et si l'occasion se présente, celle du système d'éducation primaire et régionale, et plus tard, celle de l'éducation plus avancée. Mais certains, de loin, ont la vision d'un bilinguisme dit de soustraction, c'est-à-dire qu'ils ont l'impression que si l'on apprend une deuxième langue, cela va amoindrir, si ce n'est anéantir la première. Ou bien pensent, pour ce qui est des immigrants par exemple, que de maintenir la première va les empêcher de vraiment en acquérir une deuxième.

Quelles sont les conséquences de la perte d'une langue ?



La perte d'une langue peut être comparée au problème de la perte de la biodiversité, en pire je dirais. Mais la perception du public n'en est pas la même. Aujourd'hui une bonne partie de l'opinion publique s'inquiète de la disparition d'espèces

de mammifères ou d'oiseaux. On a en revanche du mal à reconnaître l'existence même de la grande diversité des langues et plus de mal encore à s'inquiéter de leur disparition. Or les proportions de langues en danger sont beaucoup plus élevées que celles des espèces animales. Et pourtant le langage est ce qui nous fait humain, et les langues sont l'expression de cette humanité, elles sont le réceptacle de notre patrimoine. Ce qui disparaît avec les langues, ce sont des pans de l'histoire du monde et des manifestations encore peu ou pas connues de la diversité du génie humain. Les gens n'ont pas idée de ce que peuvent raconter les langues, des possibles visions du monde et des connaissances acquises au fil des siècles.

La langue tzotzil, comme toutes les langues mayas, a des centaines de racines de mots pour décrire autant de formes et de positions, par exemple, et donc des dizaines de mots pour préciser des façons d'être assis ou debout. Le jakaltek popti'voisin organise tous les humains, animaux et objets dans deux douzaines de classificateurs dont l'usage est obligatoire et qui sont comme une fenêtre sur ce que devait être la vie il y a quelques siècles. En Amazonie, les populations ont une connaissance de la biodiversité du territoire qu'ils occupent et qui est essentielle à leur survie ; elles savent nommer de multiples espèces et les propriétés de plantes qui peuvent avoir un intérêt pour la pharmacopée, mais ces populations dépérissent vite quand elles sont chassées des territoires qui leur sont familiers. C'est le revers de la grande biodiversité de cette région.

Les répercussions sociologiques de la disparition des langues sont aussi très importantes car elles peuvent être la source de graves problèmes identitaires. La langue permet de s'ancrer dans une histoire, une filiation, un lieu. Le problème est la situation qu'on appelle anomie, cet entre-deux linguistique, où aucune des deux langues n'est maîtrisée, ni celle des parents, ni la dominante dans sa forme standard acceptée. J'ai observé ce phénomène dans diverses situations en Amérique : dans des familles amérindiennes du Guatemala ou d'autres pays latino-américains en milieu urbain, où les parents ne parlent que l'espagnol à leurs enfants, mais un espagnol qu'ils ne maîtrisent pas, persuadés que parler une langue indienne est un handicap pour avoir un travail. Sacrifice en fait inutile, car le mauvais espagnol de leurs enfants ne leur permet pas pour autant d'intégrer la société, alors qu'ils n'ont par ailleurs plus le repère de leurs origines. C'est ce que tente de combattre le puissant mouvement maya d'aujourd'hui par exemple.

Certains observateurs prévoient une disparition possible de la population allemande à l'horizon 2300 en raison de son plus faible taux de natalité au monde et donc de sa langue, qu'en pensez-vous ?



Est-ce qu'à l'heure de la globalisation on va voir émerger une langue mondiale ?



Est-ce que, à l'inverse, des langues disparues peuvent réapparaître ?



Je ne crois absolument pas que l'allemand puisse disparaître. Que l'allemand perde des locuteurs de seconde langue car il est de moins en moins enseigné en France, par exemple, on le voit bien. Mais que la langue allemande persiste, je n'en doute pas non plus. Le pays a un tel poids culturel et une telle identité, elle est un tel pivot de la construction de l'Europe que sa langue se maintiendra, comme le français, l'italien, ou l'espagnol. Et si le taux de natalité de la population allemande d'origine est peu élevé, les nombreux enfants d'immigrants qui y grandissent apprennent eux aussi l'allemand. Il suffit de voir la réponse d'une « petite » langue européenne comme le danois, qui montre l'exemple en survivant très bien grâce à un bilinguisme planifié.

L'anglais joue ce rôle d'une certaine manière, même s'il a peut-être déjà passé son pic d'influence. Des réactions vont arriver de la part d'autres cultures et d'autres langues, et on voit l'importance grandissante à l'échelle mondiale de langues comme le mandarin, le hindi, ou l'espagnol, qui représentent déjà des centaines de millions de personnes. L'espagnol en Amérique latine, par exemple, compte presque 500 millions de locuteurs. Aux États-Unis même, il est parlé par les communautés hispanophones qui comptent plus de 42 millions de personnes. Sur le continent africain, le swahili et le wolof sont en plein essor et deviennent de plus en plus les langues de grande communication, au détriment des langues coloniales. Le phénomène Internet est également en train de changer la donne. C'est certainement un facteur d'uniformisation. Mais c'est aussi un outil primordial dans le développement et la revitalisation des langues amérindiennes par exemple. Il existe de plus en plus de sites Internet de langues amérindiennes gérés par des Indiens, pour des Indiens.

L'exemple emblématique est celui de l'hébreu qui est devenu en 1948 une des langues officielles de l'État d'Israël aux côtés de l'anglais et de l'arabe, et qui a connu au début du xx^e siècle une étonnante renaissance. Mais c'est un cas très isolé, car il faut pour un tel développement d'une langue apte à parler de la vie contemporaine un investissement en temps, énergie et ressources que peu de pays peuvent se permettre. Cet exemple démontre que c'est faisable, si la volonté politique est là.

OU Faux

VRAI

Est-ce que les langues qui disparaissent sont aussi les plus difficiles à apprendre ?

Oui et non. Non car un enfant va apprendre et absorber comme une éponge la ou les langues qu'on va lui présenter naturellement dans un contexte familial. Tout enfant pourra apprendre naturellement autant le vietnamien avec tous ses tons, que le navajo ou l'inuktitut (qu'on appelait avant l'esquimo) avec leurs longs verbes très complexes.

Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est la réintroduction d'une langue qui est en train de se perdre à travers un programme d'éducation bilingue. C'est le type de problème auquel sont confrontés de nombreux groupes d'Amérique du Nord, car la grammaire anglaise est en effet beaucoup plus simple que la grammaire Navajo ou inuktitut. Et lorsqu'on essaye d'enseigner à des enfants la structure d'une langue amérindienne, le défi pédagogique est immense. Comment enseigner à utiliser et apprendre à lire des mots qui sont très longs, qui peuvent avoir jusqu'à quinze morphèmes par exemple ? Commencer tôt et dans un environnement d'immersion linguistique serait la réponse, s'il reste assez de locuteurs pour le faire. Comme dans les « nids de langue » (*language nests*) des Maoris de Nouvelle Zélande, où des grands parents viennent dans les écoles maternelles pour parler avec les enfants, naturellement, leur langue.

VOUS ?

LE SAVIEZ

→ En 2000, 1 995 langues étaient utilisées en Afrique, 1 780 en Asie, 1 250 en Amérique, 1 109 en Nouvelle-Guinée, 234 en Australie, 250 dans le Pacifique, 209 en Europe.

→ Les 10 langues les plus parlées, en première ou deuxième langue, sont (en millions de locuteurs) : le chinois (1 120), l'anglais (480), l'espagnol (320), le russe (285), le français (265), l'hindi/ourdou (250), l'arabe (221), le portugais (188), le bengali (185), le japonais (133), l'allemand (109).

→ En 2050, 166 millions des 15-24 ans parleront le chinois. Viendront ensuite l'hindi/ourdou (74), l'arabe (72), l'anglais (65), l'espagnol (63), le portugais (32), le bengali (32), le russe (15), le japonais (11), le malais (10).